

## LE TAPIS DANS L'IMAGE

### À propos des Souvenirs littéraires

Vincent Laisney, *Les Tribulations d'un chercheur en littérature. La fabrique des Souvenirs*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Les décalé.e.s », 2025, 354 pages. ISBN 978-2-271-15021-9

Gide, dans *Paludes*, s'est montré écrivant *Paludes*<sup>1</sup>. Chateaubriand, éditeur de ses propres *Œuvres complètes* chez Ladvocat à partir de 1826, y republiait d'abord, dans les deux premiers tomes, le texte original de son *Essai sur les révolutions* (1797) en ajoutant à l'appareil des notes de bas de page original un second appareil permettant à l'écrivain vieillissant de rectifier ou de saluer les intransigeances, les audaces, les incongruités stylistiques du jeune auteur intrépide qu'il avait été à ses débuts, de l'autre côté de la Manche et du Temps<sup>2</sup>. Plus près de nous, Barthes allait consacrer ce qui serait son dernier cours aux préparatifs d'un roman qu'il n'écrirait pas et qui pourtant s'est fait et énoncé au Collège de France, en attendant qu'une camionnette fauchât, rue des Écoles, le tardif romancier<sup>3</sup>.

Ce que des références de ce genre peuvent avoir de prestigieux n'a rien d'écrasant pour le cadre mis en place par Vincent Laisney dans son ouvrage sur les souvenirs littéraires, où la fabrique de ces « Souvenirs » se trouve comme doublée par la fabrication du livre à leur propos : choix de l'objet, négociations universitaires, rapatriage et analyse des données, rédaction finale, publication. Sans relever toujours de la mise en abyme étudiée par Lucien Dällenbach<sup>4</sup>, ce procédé est fréquent dans les textes littéraires modernes de Laurence Sterne à Mark Danielewski en passant par Diderot et Ducasse. Il est plus rare, c'est le moins que l'on puisse dire, au rayon des ouvrages universitaires et *a fortiori* dans ceux qui, comme celui-ci, émanent d'une dissertation doctorale.

L'universitaire qui fait profession de commenter les écrivains n'ose plus guère, de nos jours, se ranger à côté d'eux : n'est pas Albert Thibaudet ou Roland Barthes qui veut ; ce dernier au reste sans thèse, tout à son « plaisir du texte », hors université tout en étant dans ses murs. D'ailleurs, l'institution veille à répartir les rôles et préfère être tenue en dehors des travaux qu'elle chapeaute en les traversant de part en part. Bourdieu fera performativement une leçon de chose institutionnelle de sa *Leçon inaugurale* au Collège de France<sup>5</sup>. L'*homo academicus* peut bien se pousser du col, rendre circulairement hommage à ses collègues et à ses maîtres, en négliger, en taire ou en oublier d'autres ; la plupart du temps, il transporte son écritoire ou son clavier dans un *no man's land* habité par des fantômes : les auteurs, les courants, les paradigmes dont il fait ses objets. Et si, depuis Mallarmé, « la disparition élocutoire du poète<sup>6</sup> » est une des conditions de possibilité de l'œuvre comme expérience dans le langage, la disparition de l'historien de la littérature semble constituer à sa manière un critère de validation du discours savant, l'invisible garantie de la rigueur et du respect de formalités aussi impérieusement suivies, sans être trop affichées, que la neutralité

<sup>1</sup> André Gide, *Paludes, Romans et récits*, t. I, éd. P. Masson, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2009.

<sup>2</sup> Chateaubriand, *Essai sur les révolutions, Œuvres complètes*, t. I et II, Paris, Ladvocat, 1826. Si Chateaubriand retouche ainsi François-René sans toucher au texte original, c'est que la republication *ne varietur* et *in extenso* de l'*Essai sur les révolutions* entend rendre la monnaie de leur pièce aux accusations de versatilité politique et religieuse que les libéraux continuaient de porter contre l'auteur du *Génie du christianisme*.

<sup>3</sup> Roland Barthes, *La Préparation du roman*, cours au Collège de France (1978-1979, 1979-1980), Paris, Seuil, 2015.

<sup>4</sup> Lucien Dällenbach, *Le Récit spéculaire. Essai sur la mise en abyme*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1977.

<sup>5</sup> Pierre Bourdieu, *Leçon sur la leçon*, Paris, Minuit, 1982.

<sup>6</sup> Mallarmé, « Crise de vers », *Divagations, Œuvres complètes*, t. II, éd. B. Marchal, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2003, p. 211.

axiologique demandant que soit séparé, de l'ordre des faits, celui de leur traitement et de leur filtrage à travers une sensibilité.

Auteur avec Anthony Glinier d'un volumineux ouvrage sur *L'Âge des cénacles*<sup>7</sup>, Vincent Laisney a fait, depuis quelques années, le pari d'une critique libérée de l'érudition pour l'érudition, sans rien abdiquer des exigences s'attachant au travail d'interprétation des données. *Sept génies*, avec leurs accélérations non suivies de sorties de route, l'avait vu renouer avec l'esprit des grandes synthèses transgénérationnelles que l'on n'ose plus guère entreprendre aujourd'hui, en raison d'une division du travail scientifique qui a aussi touché les études littéraires et d'une crainte bien compréhensible d'être mis aux côtés de Désiré Nisard et Abel Villemain. *Cave canem* : Éric (Chevillard) et Charles (Baudelaire) surveillent la maison. *En lisant, en écoutant* surtout, ensuite, allait déjà inscrire dans le tableau la figure du peintre à l'ouvrage, et ce tableau lui-même dans un autre puisque cette étude menée à vive allure comportait le récit d'un saut en Belgique pour y voir de près Verhaeren en pleine scène de lecture tel que saisi par Van Rysselberghe. Et le voyageur de se rapprocher du tableau au point d'y entrer<sup>8</sup>. L'entrée de l'auteur dans le tableau tient à présent, pour une part, d'un retour de manivelle venu de l'objet étudié. Les souvenirs littéraires ont dans leurs propriétés celle d'intégrer l'auteur au paysage qu'il décrit et aux croquis qu'il en rapporte avec le secours d'une mémoire plus ou moins fidèle et sélective, qui surimprime le témoin se souvenant au narratif qu'il développe et au décor qu'il rétablit. Objet étudié est ici une expression bien faible, car un des apports de Vincent Laisney est d'avoir fait surgir un genre littéraire des poudreux rayons où s'accumulaient, pour de tardives notes de bas de page, tant de tâcherons mêlés à de grands architectes et tant de mémorialistes du quotidien ayant cherché à recapter, sans y parvenir pour eux-mêmes, les rayons affaiblis d'une gloire leur ayant bien souvent fait faux bond du temps qu'ils y prétendaient. La monnaie des souvenirs contre le pactole de la Gloire : au casino de la littérature, les roulettes tournent à la vitesse des jetons échangés et des faux jetons mélangés aux grands hommes se connaissant en s'entre-reconnaissant. Pour un Valéry, combien de Camille Mauclair ?

Directeur d'un colloque sur *Les Souvenirs littéraires*, sorte de rapport d'étape collectif<sup>9</sup>, Vincent Laisney prolonge avec ses *Tribulations* le travail d'élaboration d'un paysage décroché, dans le temps et l'espace, d'un paysage littéraire antérieur. Et il le fait avec un entrain qui se communique à son lecteur. Ceci, d'abord en convertissant en objet et, de là, en genre à part entière ce qui jusqu'alors n'était guère qu'un corpus secondaire fait d'ouvrages de souvenirs vite publiés *in extremis* et le plus souvent par des seconds couteaux de la vie littéraire, aussitôt oubliés sur le marché à rotation rapide des nouveautés en librairie – sauf des chercheurs en littérature qui, trente à soixante ans plus tard, au volant d'une voiture-balai pour cyclistes restés trop en arrière du peloton des vainqueurs, pêcheraient volontiers au fil de pages brunies par le tanin et aux bords coupants partant en poussière telle anecdote, tel propos, telle lubie ou telle action d'éclat de l'auteur, du groupe, de l'école auxquels de plus sérieuses monographies seraient consacrées. Ça a commencé d'ailleurs comme ça, ce voyage au bout des « Souvenirs », pour Vincent Laisney, spécialiste du romantisme de Nodier engagé ensuite avec Anthony Glinier dans une reconstruction panoramique de l'âge des cénacles. Ces

<sup>7</sup> Anthony Glinier et Vincent Laisney, *L'Âge des cénacles. Confraternités littéraires et artistiques au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2013.

<sup>8</sup> Vincent Laisney, *Sept génies. Voyage au centre de la littérature : Homère, Dante, Cervantès, Shakespeare, Goethe, Hugo, Joyce*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles ; *En lisant, en écoutant. Lectures en petit comité de Hugo à Mallarmé*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, coll. « Réflexions faites », 2017. On a remarqué, au passage, que le premier de ces deux ouvrages faisait signe déjà en direction des *Voyages extraordinaires*.

<sup>9</sup> V. Laisney (dir.), *Les Souvenirs littéraires*, Liège, Presses universitaires de Liège, coll. « Situations », 2017.

méchants petits livres, achetés pour une bouchée de pain, en bouquinerie, en ligne ou sur les quais, fourmillaient de données, de détails, de roseries susceptibles de compléter le pointillé qui forme les contours de ce qui est à coup sûr la grande institution littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle : le cénacle comme institution de la littérature par la littérature et pour la littérature.

Puis ça a continué comme ça : après cette somme à deux têtes, il faut retomber sur ses deux jambes, repartir à la chasse, tourner dans sa bibliothèque comme un lion en cage à la recherche d'une nouvelle proie – en faisant en sorte qu'il s'agisse d'un bon objet. Ce bon objet, il n'est pas donné d'avance, il faut l'élaborer : ce seront les « Souvenirs littéraires ». Non pas leur grise juxtaposition à travers tant de temps perdu. Mais l'axe qui les traverse, axe générique et lumineux, ce qui transporte chacun d'eux au-delà de lui-même dans une série à la recherche de sa propre loi de constance. Newton vit tomber une pomme et trouva la loi de la gravitation universelle. Faisant repasser un livre après l'autre de la seconde rangée de sa bibliothèque vers la première, Laisney remit le nez dans ce corpus et vit que cela était bon, que cela était faisable, et bien fait en outre pour s'ordonner à la perspective aussi accablante qu'électrisante d'une étape nouvelle sur le chemin de la vie universitaire : l'HDR (pour thèse d'Habilitation à Diriger des Recherches). Épreuve bien française dont l'équivalent belge, la thèse d'Agrégation, est aujourd'hui presque tombée en désuétude. Ne s'y engagent plus guère, au nord de Charleville ou de Givet, que ceux qui ont l'ambition un peu cauteleuse de damer le pion à leurs collègues ou qui, ayant peu d'étudiants, ont beaucoup de temps à tuer.

Partant de quoi s'embraie une sorte de machine désirante. En bas, d'abord, de curieux mécanismes, des engrenages, des pions sur un échiquier. En haut, une mariée informe et un peu monstrueuse en attente d'être inséminée. En bas les célibataires de la vie d'artiste, en haut la littérature ? Oui, mais aussi, à l'image du livre composé par Laisney, ici les procédures et les procédés, là le produit fini, fait lui-même comme un diptyque. Que de plis dans tout cela ! L'image du Grand Verre de Duchamp n'est pas dans ces *Tribulations*. Je me plais à l'y voir à travers les deux premiers temps, voire les trois, que décrit Laisney : un premier jet très engagé, personnel, où le chercheur se met en scène et en jeu mais que son « garant » universitaire juge trop peu académique ; puis un second jet, autrement conforme, celui-ci, aux attentes de l'institution et de son aimable « garant » – ici c'est l'excellent Alain \*\* veillant<sup>10</sup> à la fois à soutenir un poulain pas de beaucoup moins âgé que lui et à maintenir l'ordre sans âge qui distribue leurs places : délimitation et définition générique de l'objet ; études de cas ; affinement des lignes de démarcation entre « Souvenirs littéraires », mémoires et autobiographies ; saisie des formes fictionnelles qui s'introduisent dans la mécanique plus ou moins lubrifiée de ces souvenirs ; formes de l'énonciation requises ou engagées par cette mécanique ; réduction du corpus à ses constituants les plus élémentaires, à des « souvenirèmes » dont la double articulation, comme celle de la langue, autoriserait, en s'y déployant, toutes les phraséologies et toutes les remembrances (p. 200-231). Arrive la soutenance. Puis le troisième temps : une thèse n'est rien qu'un chiffon de papier et une HDR qu'une pâle médaille à accrocher au revers de son veston sans le livre qui en procède et les prolonge. Laisney, bien conseillé par l'une de ses rapporteuses devenue son editrice, compose alors un essai à deux entrées, faufilees l'une à travers l'autre, le récit de la recherche et le résultat de cette recherche, c'est-à-dire le Grand Verre en deux volets superposés que j'y vois avec un peu d'exagération. Celle-ci exprime la joie du recenseur en possession non pas d'un *beau livre* – comme on dit quand on n'a rien à dire et qu'on veut être aimable –, ni d'un *livre riche* – comme on dit quand on ne sait trop quoi dire –, mais d'un livre à la fois très construit et inducteur, à partir duquel un nouvel horizon se lève dans un paysage littéraire au

<sup>10</sup> Ne donnons pas toutes les clés, même si elles sont sur la porte.

milieu duquel passe la frontière, peu étanche en apparence, qui sépare les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. À partir duquel donc on peut penser l'objet qu'on croyait être le sien en le découvrant autre encore, nouveau de nouveau.

Il faut savoir gré à Marie-Ève Thérénty d'avoir eu l'initiative d'ouvrir aux très sérieuses éditions du CNRS une collection (« Les décalé.e.s ») qui accueillerait « des ouvrages universitaires inattendus, surprenants, inventifs, pertinemment en décalage par le sujet, le corpus, la méthodologie, la boîte à outils théorique, les formes d'écriture, avec la norme académique ou proposant un pas de côté par rapport au canon ». Mais il faut rendre à Laisney ce qui est à Laisney, à savoir que, sans bien se le représenter sans doute, il a su tirer profit et leçon du fait que la thèse d'habilitation à diriger des recherches, grande oblation faite à l'institution académique, aussi par elle et pour elle, demande que l'impétrant prenne sur son propre cheminement de chercheur un regard rétrospectif propre à le mettre en condition de repartir au charbon sur de nouvelles bases et de diriger à son tour des thèses qui peut-être conduiront à leur tour leurs auteurs au même rituel : ainsi tournent les roues et les norias qui forment les ornières de la recherche et qui assurent sa bonne irrigation. Un chercheur est aguerri lorsque bondit de sa recherche ce qu'il n'y cherchait pas ou qu'il ne savait pas qu'il l'y cherchait.

Portrait donc du chercheur en personnage de roman picaresque cherchant son chemin dans l'université. Les parents qui se demandent pourquoi diable, à près de cinquante ans, leur rejeton, déjà en poste, se remet à une thèse. Les attermoissements et les décisions prises parfois trop vite. La course d'obstacles ou l'entrée dans un laboratoire qui est un labyrinthe avec au bout ce Minotaure à l'œil redoutable : le rétroplanning du dépôt de la thèse, de son insertion dans la machine administrative, la perspective qui se rapproche dangereusement de la défense publique, cette soutenance enfin, *happening* doublé d'un *happy end* presque obligatoire. Une fois admis, on n'est pas congédié. À quoi bon alors tout ce cinéma ? Mais des rapports rôdent, des rumeurs s'échangent dans les couloirs, des souvenirs se propagent. Le « Pot final » fera déjà cocktail de tout cela. Comiques sont ces *tribulations*, elles entretiennent dans un ouvrage qui est cependant très sérieux et finalisé un suspense étrange, puisqu'on sait ce qui allait arriver et qu'on a entre les mains : ce livre, *Les Tribulations d'un chercheur en littérature*.

Les « Souvenirs » auxquels un S majuscule confère l'étiquette générique qui leur appartient en propre, Laisney les distingue avec finesse des biographies : la relation entre l'auteur et son sujet y est concrète, c'est de lui qu'il s'agit dans un milieu où il s'agit d'autres qu'il dit avoir rencontrés et fréquentés (p. 106). Le biographe compile, construit, recoupe ; le *souveniriste*, beau néologisme forgé pour la cause, rassemble des images mentales et passe avec son lecteur un pacte de sincérité là où le biographe passe avec celui-ci un pacte d'authenticité (p. 107-108). Rejetons d'un siècle où la gloire cède peu à peu la place à la célébrité journalistique, les souveniristes pratiquent un « art mnémonique » en un temps où l'accélération des modes, la succession des écoles, la rotation des brochures et des périodiques participent d'une grande accélération de la petite histoire littéraire, se prêtant désormais moins aux « mémoires de *ma* vie littéraire » qu'aux souvenirs de la vie littéraire, à laquelle le « souveniriste » s'est trouvé mêlé un parmi d'autres. D'ailleurs, il vous le dit et il n'en est pas peu fier. Et d'ailleurs il y a compétition entre ces experts du souvenir mis en conserve à la fois tardivement et prestement : Mallarmé par exemple, dans les années 1930-1940, combien de symbolistes sur le retour pour tenter de capitaliser sur son image congelée

à l'image d'un cygne d'autrefois ?<sup>11</sup> Ce que les souvenirs littéraires ont d'autobiographique s'y trouve débordé par le fait que se souvenir de la littérature implique de la recapturer comme un phénomène collectif personnifié par des visages, des profils plus que par des œuvres, des couvertures, des affiches.

Dans les spirales du rococo une ligne horizontale invisible qui les traverse garantit – *ordo ab chao* – la continuité et la lisibilité de l'architecture décorative. Il en va de même dans le fouillis des souvenirs littéraires qui se multiplient à partir des années 1860 pour atteindre sans doute leur pic dans les années 1930 (des octogénaires, presque, se retournant vers leur jeunesse). Un axe vertébral peut y être repéré pour peu qu'on y regarde bien. Dans un ouvrage qui tient du roman d'apprentissage autant que du roman à clés, Laisney déploie à cet effet, avec un grand sens de la formule, un art de la déconstruction et de la reconstruction de l'objet qui séduit autant qu'il renseigne : stratégies d'énonciation, cafouillages de la diction et de la représentation, valeurs axiologiques, contaminations réciproques du souvenir et de la fiction s'ordonnent à une sorte de « sociologie » rendant compte à la fois de la substance des souvenirs et des dispositions de leurs auteurs. À ce titre, l'ouvrage n'épuise pas son objet : il donne des outils pour continuer de l'excaver et, avec eux ainsi qu'avec lui, pour s'employer à penser la littérature comme autre chose qu'une succession de grands auteurs et de grands textes canoniques. Sortir de l'histoire littéraire de la littérature reste le meilleur hommage qu'on puisse rendre à l'une et à l'autre. En se recommandant de Françoise Lavocat, Laisney ne craint pas de rompre une lance, sur le terrain qu'il a fortifié, contre des concepts reçus et des figures propres à impressionner. Ricoeur, à la suite de Coleridge, relie la fiction à une suspension du principe d'incrédulité ? Les souvenirs littéraires montreraient plutôt que la crédulité, qui est le lot commun de l'espèce humaine, prolonge sa tendance dans le lecteur de ces souvenirs, où la factualité affichée rencontre et consolide la propension à y adhérer (p. 146-147). Qui de nous, littéraires, n'en a pas fait l'expérience ? Combien de fois n'avons-nous pas ajouté, à un développement parfois risqué sur le plan herméneutique, une citation de tel souvenir, de telle anecdote, cueillie dans ces récits à la première personne, en fait de preuve et de validation ? Mallarmé écrit cela ? mais non, voyons, Mendès écrit, lui, autre chose ; Mendès doit avoir raison puisqu'il était là. Verlaine à l'agonie ? Nous avons Lerouge, aussi crédible qu'il le sera dans ses romans de science-fiction gothique. Et puis comment résister au plaisir d'avoir accès au salon de la littérature par les cuisines ou par les vestiaires ? On y touche à la vérité. C'est là, en réalité, qu'il faudrait redoubler de vigilance.

De cette mêlée des souveniristes, où il y a tant de têtes d'épingle dans tant d'hommes de paille, Laisney extrait de belles études de cas : Henri Beyle et Théophile Gautier, gagnés par le « malaise dans l'énonciation » et, un peu plus intelligemment que d'autres, par « le prurit du moi » (p. 80-82) ; Charles et Marie Nodier, exemple d'une disjonction entre l'acte souveniriste et l'acte biographique (p. 109-112) ; ou bien encore, à qui va ma préférence, le sombre et courageux Jules Vallès, porteur d'« une vérité qui dérange », celle de la « toxicité » des vérités doxiques proches du mensonge dont font assaut et compétition les bretteurs de la renommée, combat dans lequel l'insurgé se garde bien d'entrer (p. 275-278). Ce sont ses camarades de barricades qu'il voudra rappeler, lui, en les nommant contre leur plongée dans le multiple indifférencié bourgeois de ceux qu'on appelait et qu'on continue hélas d'appeler les « Communards ». On aurait envie de rapprocher la rébellion lucide qu'il incarne de la position adoptée par Léon Hennique dans *l'Enquête* de Jules Huret sur *l'évolution littéraire*,

<sup>11</sup> Voir, sur ce point, Pascal Durand, « Politique et poétique des souvenirs littéraires. Mallarmé après Mallarmé », dans *Les Souvenirs littéraires* (V. Laisney dir.), éd. citée, notamment p. 314 et p. 318. Édifiante est, à cet égard, la course de vitesse entre Édouard Dujardin et Camille Mauclair au début des années 1930.

bien seul à y sauvegarder les valeurs de la profession contre l'intrusion journalistique et les querelles de préséance : « Je ne peux me résoudre, dit-il au reporter, à dauber les maîtres, à égratigner mes jeunes confrères, ni sur un mode quelconque à trompeter des choses médiocres et inutiles... ni même à parler de moi élogieusement. Donc, si vous le voulez bien, je ne vous en dirai pas plus. » Et d'ajouter : « Je suis d'ailleurs hostile à toute espèce d'interview<sup>12</sup>. »

Le filtre du journalisme qui broie tout, à commencer par lui-même, la multiplication des brochures périodiques produites par ce qu'on peut appeler la « machine célebritaire<sup>13</sup> » rangent les Souvenirs littéraires d'abord dans une sorte de rubrique de presse avant de les constituer en un créneau éditorial sur le marché du livre. On y retrouve, ajustée à d'autres cadres éditoriaux et d'autres mécaniques culturelles, ce que les physiologies avaient été dans les années 1830-1840<sup>14</sup> : une sorte de sociologie sauvage, moins faite désormais pour rire et divertir que pour enregistrer, avant que s'abatte sur les derniers témoins « l'avare silence et la massive nuit<sup>15</sup> », des morceaux de vécu ressaisis, non sur le motif, mais sur l'image qu'ils ont laissée dans le tapis. C'est dire que le grand corpus de ces souvenirs, produit d'une époque et de ses rouages particuliers, éclaire les transformations générales qu'ont connues l'espace littéraire et l'espace culturel entre deux siècles ayant vu tour à tour la montée en puissance de la grande presse et des nouveaux médias électriques de masse. Leur modernité marie l'éternel au transitoire, le banal au sublime, le coup d'éclat au coup en douce, et la petite monnaie des potins aux doublons d'or de la renommée. C'est dire enfin que ces souvenirs, basse continue dans le concerto littéraire, regard fait d'observation participante au sein de l'espace recomposé, tiennent aussi d'une littérature au second degré. Et qu'en fait d'image dans le tapis, ils tiennent plutôt d'un tapis dans l'image.

De même qu'il y a une littérature cénaculaire dont Sainte-Beuve a procuré le modèle inducteur, la littérature est comme parcourue, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, et jusqu'à nous, par une seconde littérature embrayée *dans* la première, romans de la vie artistique et littéraire, poésies de l'alchimie poétique ou bien essais sur la stratégie littéraire et autres « Conseils aux jeunes littérateurs »<sup>16</sup>. De Nerval à Proust, de Balzac à Mauclair, de Cladel à Daudet, de Rosny à Leroux, cette littérature au carré, qu'elle soit proche du pôle lettré ou du pôle commercial, est un des signes que la production littéraire est désormais inséparable – à supposer qu'elle l'ait jamais été<sup>17</sup> – de l'écosystème à l'intérieur duquel elle se développe, au prix d'un enveloppement par les œuvres de la morphologie du « champ » qui régit leur engendrement, leur circulation et leur réception. Les souvenirs de la vie littéraire formeraient, quant à eux, une seconde littérature embrayée *à partir de* la première, dans laquelle il est moins question des œuvres et encore moins des œuvres se faisant que des auteurs pris dans les rivalités et les entre-soi qui font la vie ordinaire des citoyens d'une République des Lettres où « personne »,

<sup>12</sup> Léon Hennique dans sa non-réponse à *l'Enquête sur l'évolution littéraire* (J. Huret, 1891), éd. D. Grojnowski, Vanves, Thot, 1983, p. 183.

<sup>13</sup> P. Durand, « Se faire un non. La célébrité des minoritaires », dans *Reliefs*, 2026, sous presse.

<sup>14</sup> Voir Valérie Stiénon, *La Littérature des Physiologies. Sociopoétique d'un genre panoramique (1830-1845)*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Études romantiques et dix-neuviémistes », 2012.

<sup>15</sup> Mallarmé, « Toast funèbre », *Poésies, Œuvres complètes*, t. I, éd. B. Marchal, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1998, p. 28.

<sup>16</sup> Fernand Divoire, *Introduction à l'étude de la stratégie littéraire* (1912), éd. Fr. Viriat, Paris, Mille et Une Nuits, 2005 ; Charles Baudelaire, « Conseils aux jeunes littérateurs » (1846), *Œuvres complètes*, t. II, éd. Cl. Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976, p. 13-20.

<sup>17</sup> Les contraintes formelles de l'âge classique peuvent apparaître en ce sens comme l'extension, à la rhétorique, à la théorie des genres et jusqu'au répertoire thématique, des protocoles qui gouvernaient la société de cour.

ainsi que Mallarmé le remarquait malicieusement, « ne néglige de se croire l'exemplaire<sup>18</sup> » aux deux sens du terme. Chacun s'y attachant à se voir et, bien mieux, à être vu comme *singulier* par tous les autres qui sont en train de faire de même. Chacun voyant également tant d'autres se perdre en route afin d'y atteindre coûte que coûte. Ce dernier point explique l'aigreur dont ces souvenirs sont souvent imprégnés. C'est l'expression d'une sorte de chagrin des lettres en deuil de l'Absolu littéraire, sans oublier que beaucoup de leurs auteurs, personnages de second rang, personnalités parfois peu reluisantes, martyrs ridicules ou ratés sans gloire, s'emploient aussi bien à dédorer qu'à faire reluire les couronnes de leurs aînés ou de leurs anciens contemporains plus heureux. Le splendide Du Camp écrit des *Souvenirs*, le sombre Flaubert écrit *Bouvard et Pécuchet*<sup>19</sup>. Laisney entend, dans le caractère grinçant des *Souvenirs* du premier, percevoir « une tonalité [...] qui trouble l'harmonie doxique » présidant aux règles du genre (p. 275) ; je lui objecterais, pour ajouter cet aspect au reste de ses thèses, que loin de troubler ladite harmonie cette tonalité y contribue au contraire : l'*illusio* de la littérature, comme dans n'importe quel autre univers social, se fabrique aussi en caressant des illusions perdues, l'air ailleurs ou au-dessus de tout cela. Quand on se retire du lot, on espère encore gagner à la loterie.

Le genre a en effet quelque chose de crépusculaire. Il y a une mélancolie du souveniriste assez comparable à celle du rapporteur littéraire officiel (Nodier, Gautier, Mendès). C'est qu'il est bien souvent moins mémorable que ceux qu'il se remémore. C'est aussi qu'au moment où il se souvient et où il se livre, il touche de près lui-même à l'oubli et à la mort, en cherchant à sauver quelques meubles dans le grand déménagement qui approche. Le tour de force de Vincent Laisney est d'avoir fait de cette mélancolie l'aliment d'une énergie et l'élément d'un savoir spécifique. Gide, Chateaubriand, Barthes : c'était trop haut et pas assez loin. Allons plutôt, de nouveau, à Jules Verne, mais aussi à Jean-Paul Belmondo, et à leurs *Tribulations d'un chinois en Chine*, pour mettre en relief dans les résultats de cette recherche et son inventive transcription l'aspect qui frappe le plus dans les premiers et dans la seconde. Le souveniriste a du prof lambda, entre Nimbus et Diafoirus. Regardé aujourd'hui de haut par les décideurs de la vie publique, piétiné par l'empressement et l'ambition de ses cadets, à peine lu par ses pairs, oublié dès que publié, accablé par ses tâches administratives, donnant l'air d'être un forçat enchaîné à peu d'idées fixes, égaré dans une époque où l'école et les études supérieures ont perdu en capital symbolique au profit de plans de gouvernance et de réformes utilitaires, l'universitaire fait de plus en plus grise mine, avec bien des raisons le plus souvent, qui font parfois office d'alibi. Les plus écrasés apparemment sous le fardeau ne sont pas les plus actifs, et l'administration trouve dans les rangs de ces chevaliers à la triste figure des exécutants d'autant plus implacables à l'égard de leurs anciens pairs qu'ils sont plus dociles à l'égard de leurs nouveaux maîtres. Vincent Laisney maintient, lui, en guise de talisman ou d'antidote, envers et contre tout, les ressorts et les ressources d'une science joyeuse.

Pascal Durand / UR Traverses

<sup>18</sup> Mallarmé, « Solitude », *Divagations*, éd. citée, p. 257.

<sup>19</sup> Sur cette littérature au carré, illustration en acte d'une réflexivité de l'*illusio* littéraire, dans ce qu'elle a de déceptif en bien des cas, voir P. Durand, « L'*illusio* sans illusion. Réflexivité formelle et réflexivité critique chez Mallarmé », *Contextes*, n° 9, 2011, § 8 : <https://journals.openedition.org/contextes/4800> ; et, plus récemment, Denis Saint-Amand, *Fictions du monde littéraire. Trois enquêtes*, Presses universitaires de Liège, 2024.